

Stéphane Zagdanski

**Le sexe
de Proust**

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

« Il n'est pas une seule partie du corps humain dans laquelle il ne s'introduise. »

D.A.F. DE SADE
La philosophie dans le boudoir

LE BAISER

« La vérité de l'érotisme est trahison. »

GEORGES BATAILLE, *L'Érotisme*

« Vous savez ce qu'est un classique, n'est-ce pas ? » demandait Hemingway en donnant aussitôt la réponse : « Un livre dont tout le monde parle et que personne ne lit. »

Proust à cet égard est le grand classique du siècle, son œuvre le vrai Pentateuque de notre temps. D'ailleurs il est rare que je referme un des cinq petits volumes à la couverture de cuir brun striée d'or – les trois de la *Recherche*, le *Jean Santeuil*, le *Sainte-Beuve* –, sans déposer sur sa jaquette un baiser prompt et naturel.

La première fois que j'embrassai spontanément un livre, par une décharge disruptive de mon euphorie accumulée, l'incongruité de mon propre geste me prit par surprise.

Pourquoi fais-tu cela ? me dis-je.

Puis je revis le père de mon père, Ezriel Zagdanski, valétudinaire vieillard voûté dans un coin de la synagogue de la rue Sainte-Isaure, oscillant tel un

métronome mystique, les épaules recouvertes de son immense taie blanc et noir, comme drapé à même une page du Talmud, porter ainsi furtivement son recueil de prières à ses lèvres pour clore le long marmottement de sa psalmodie.

Il ne m'a fallu que vingt secondes pour aimer Proust à fond, comme j'aime Homère, Shakespeare, la Bible, Zénon d'Élée, La Bruyère, Swift, Eschyle, Pascal, Cervantes, ou n'importe lequel de ces classiques dont tout le monde parle, et que moi je lis.

Vingt secondes déconcertées par cette implosion de la langue dans la langue, cette fission un à un de tous les atomes du français, mon idiome maternel rendu, et de la façon la plus abrupte, familièrement méconnaissable, tangiblement dématérialisé, dématérialisé en somme, toute l'orthodoxie syntaxique affadie en une fulgurance par ce prononciamiento vivace des mots, ce gondolement emballé du tapis roulant de la ponctuation, ce flamboiement des lettres sur la page, « feu noir sur feu blanc » comme dit Rachi, les mille vieux lieux communs du langage déroutés irréversiblement, comme ils le sont aussi par la moindre ligne de Céline.

Vingt secondes d'étourdissement donc, puis ce fragment de phrase : « il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage ».

Voilà, j'étais pris. Douze mots – apôtres d'une nouvelle bonne nouvelle – me soufflant que je serais un jour, moi aussi, romancier, c'est-à-dire enfin devenu moi-même ce dont parlait l'ouvrage.

J'ai le souvenir précis, par exemple, de la posture dans laquelle j'ai découvert la phrase : « Quelquefois, comme Ève naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse » ; du train de banlieue ensoleillé où j'ai achevé de lire les *Jeunes filles en fleurs* ; du couloir du Louvre où je me suis assis et où j'ai empoigné *Sodome et Gomorrhe* ; de la salle d'attente d'un médecin où j'ai commencé *Le Temps retrouvé* ; et bien sûr de ces dizaines d'heures nocturnes tenues en cercle autour de mon corps allongé, avant de ne pas m'endormir.

Grâce à Proust, longtemps je me suis couché tard.

Pourquoi *Le sexe de Proust* ?

Nous sommes en mai 1921. Gide a supplié Proust de le recevoir, Proust lui envoie le taxi d'Odilon Albaret. Ils discutent de Baudelaire. À la grande stupéfaction de son censeur mi-repent, Proust soutient que le prince des nuées, indubitablement, était homosexuel. Avoir traité des lesbiennes de cette manière, « et déjà le besoin d'en parler » assène Proust, il fallait que le grand Baudelaire eût une disposition à l'inversion.

Gide évidemment, son casque à mèche déjà bien abasourdi par les personnages si peu mièvres, si peu poétiques, si peu gidiens de Charlus et Jupien, et révolté – comme à peu près tout le monde – par la trahison du milieu que représente l'invention d'Albertine, ne sait que balbutier, dans sa triste niaiserie : « Ne nous présenterez-vous jamais cet Éros sous des espèces jeunes et belles ? »

Mais venons-en au point.

La révélation primordiale de la *Recherche* est l'hétérosexualité de l'écriture, ce que Proust n'a découvert qu'autant qu'il était lui-même hétérosexuel dans l'âme, comme on est circoncis du cœur.

L'âme... le corps... le cœur... l'esprit..., toute une théologie – la catholique – en dehors de quoi il est ridicule de prétendre lire Proust, comme d'espérer faire aimer Sade à un mormon.

Tu t'agites, hypocrite lecteur ? Lectrice, ma sœur, tu te récries ? Cette idée est ignoble ? absurde ? grotesque ? stupide ?

J'en doute.

Paradoxale ?

Sans doute. Et en cela même éminemment proustienne.

« Il se disait qu'il n'y a souvent qu'à prendre le contre-pied des réputations que fait le monde pour juger exactement une personne. »

Je dois le dire, ce n'est pas théoriquement d'abord que j'ai conçu cette pensée inouïe d'une hétérosexualité de Proust. Plutôt le hasard chronologique de mes lectures qui me fit intercaler, entre chacun des trois volumes de la *Recherche*, chacun des trois volumes des merveilleux *Mémoires* de Casanova. À peine avais-je fini un volume de Proust que j'entamais la lecture d'un volume de Casanova, puis Proust, puis Casanova, puis Proust, puis Casanova, de délicieux mois durant.

Je ne sais pas ce qui m'a pris de lire en tresse ces deux-là. Ce n'était certes pas en vue de me reposer, de me distraire de Proust avec Casanova, comme on lit Malherbe pour aérer Kant. Je ne suis jamais fatigué de lire un grand écrivain (tandis que dix lignes de

journal m'épuisent considérablement). Non, je faisais plutôt s'interpénétrer Casanova et Proust à la façon dont les héros de Sade varient leurs positions et kaléidoscopent leurs figures, pour décaler le désir.

Et le résultat fut une évidence, à savoir que l'écriture s'accompagne toujours d'un désir voyageur, ce qu'Homère nomme une « odyssée », Hemingway un « solitaire ambulante » (en français), Sterne un « voyage sentimental » (car voyage et voyageur, corps et translation, ne font qu'un), Saint-Simon (trop « marqué » – c'est-à-dire d'un rang trop haut – pour être libre de ses déplacements) une « curiosité dépitée », chauffée à blanc et qui prendra sa revanche vrillée sur place.

Un désir voyageur qui n'est pas un simple désir de voyager – lequel n'aboutit jamais littérairement qu'à des panoramas –, mais une réelle mobilité interne du désir.

« Le désir n'est donc pas inutile à l'écrivain pour l'éloigner des autres hommes d'abord et de se conformer à eux, pour rendre ensuite quelque mouvement à une machine spirituelle qui, passé un certain âge, a tendance à s'immobiliser. »

Et puis, bien sûr, il y a la censure. La cécité busquée de la censure, le grossier brouillage radar buté et ronronnant de la censure.

En admettant que je n'aie aucune propension à entendre ce que dit clairement Proust, l'insistance apeurée de la censure à l'enfourer m'aurait mis assurément, par l'absurde, la puce à l'oreille.

J'ai vu en effet dans une étincelante lumière négative ce que désirait celer la censure, par cette universelle goguenardise professée autour de Proust,

qui consiste *grosso modo* à ricaner du travestissement malhabile qu'il aurait infligé à son homosexualité dans la *Recherche*.

Critique sourde autrement dit à ces phrases limpides où Proust confirme que sa vie n'est pas son œuvre, que la seule réalité d'un grand écrivain, c'est la littérature, « qu'un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices ».

Vous qui entrez, laissez toute névrose.

Allez lecteur, pourquoi ne pas se détendre ? Toi-même, par hasard, es un brin homo ? hétéro ? bi ? vicieux frigide ? habile pervers ? vierge nubile ?

Et alors ! Qui s'en soucie ?

Oublie un peu ton sexe. Apprends à changer de corps. Délaisse tes ruminations préconçues. Viens sans bagages.

« Ici il convient de laisser tout soupçon ; toute lâcheté ici doit être morte. »

Pour me suivre, seul te sera utile ce trio d'armes : une âme joyeuse, un cœur chaste, et une infinie débauche d'esprit.

Et la devise, cette fois, quelle sera-t-elle ? *À l'attaque* sonnait joliment vif, mais Proust réclame quelque chose de plus subtil.

D'où : *Pas de temps à perdre*.

Alors en route.

STÉPHANE ZAGDANSKI

Le sexe de Proust

Quelle étrange abomination Proust a-t-il pu commettre pour s'attirer la rage et le mépris de ses contemporains ?

Montesquiou : « Mélange de litanies et de foutre » ; Gide : « Offense à la vérité » ; Cocteau : « Il n'a aucun cœur » ; Lucien Daudet : « C'est un insecte atroce » ; René Boylesve : « Une chair de gibier faisandé » ; marquis de Lasteyrie : « Quel genre épouvantable ! » ; André Germain : « Vieille demoiselle » ; Lucien Corpechot : « Il était complimenter, obséquieux, flatteur, hystérique » ; Alphonse Daudet : « Marcel Proust, c'est le diable ! » ; Jeanne Pouquet : « Ce détraqué de Proust » ; Barrès : « Sa tête de rahat-lokoum » ; Claudel : « Vieille Juive fardée »...

C'est simple, Proust a perpétré le plus fabuleux des crimes, et ce crime porte un nom : il s'appelle *Albertine*.

Albertine, ou l'écriture faite femme. Albertine, ou la femme faite lesbienne. Albertine, ou la ronde des femmes enfin radicalement pénétrée, au fil du temps et de mère en fille, par la grâce de ce qu'il faut bien nommer, eh oui, *l'hétérosexualité dans l'âme* du très glorieux Marcel Proust.

S. Z.



9 782070 738779



94-IX A 73877 ISBN 2-07-073877-9

70 FF tc